

story worth recommending, and James Lorimer is to be again commended for promoting Canadian juvenile fiction. He will eventually find a masterpiece.

The second book being reviewed, though obliquely intended for young readers (according to a brief footnote on page 2), can be recommended only to the student of Newfoundland folklore. It is, in spite of its title, too specialized, too untypical and too idiosyncratic to be of much interest to children or young adults. *Folktales from Western Newfoundland* is, in fact, a collection of eight stories recounted by eighty-year-old Mrs. Angela Kerfont of Cape St. George, stories which are a mixture of classic motifs and Newfoundland tall-tales told in a dialect derived from the early French. How closely that dialect really represents Mrs. Kerfont's actual voice is a mystery, for the editor states at one point that "only a few alterations have been made to the original" spoken version but at another suggests that the "transcription of the tales as they appear in this collection is the result of lengthy editing"; an "actual rewriting" was required. Such equivocation is frustrating, and the book is not a very impressive production, proving unsatisfactory for both a scholarly and a popular audience.

R.G. Moyles is a professor in the Department of English at the University of Alberta, Edmonton.

LE MYSTÈRE DE L'ÎLE AU CHÊNE

La main de Robin Squires, Joan Clark. Traduit par Claude Aubry. Illus. André Dussault, William Taylor et Mary Coerepy. Montréal, Pierre Tisseyre, 1984. 179 pp. 8,95\$ broché. ISBN 2-89051-158-8.

Cette histoire mystérieuse basée sur des faits véridiques constitue sans nul doute un récit passionnant pour les lecteurs assoiffés d'aventures, comme le sont en général les jeunes.

La qualité essentielle du livre réside dans le fait que l'auteur a réussi à contrôler le flot du suspense de manière à le renforcer chaque fois à la fin d'un chapitre. Cette technique pousse le lecteur à vouloir en savoir davantage. Dans l'ensemble le texte est très motivant.

L'auteur dévoile aux jeunes lecteurs quelques aspects négatifs du genre humain en posant les caractères de certains personnages; il nous semble toutefois qu'à certains moments la cruauté soit poussée à l'extrême. S'il est vrai qu'au temps des pirates et de l'esclavage bien des hommes étaient

maltraités, il n'est pas nécessaire de faire des descriptions "sanguinolentes" dans un texte, pour impressionner l'esprit, peut-être trop sensible, d'un jeune lecteur. Cette façon d'insister sur les aspects violents dans les descriptions nuit à l'ensemble de l'ouvrage car le lecteur pourrait en garder une impression de nausée.

Une mise en garde aux parents est également de bon aloi; particulièrement à cause de quelques remarques diffamatoires au sujet des Indiens, remarques qui pourraient causer des préjugés.

D'autre part, en essayant de trouver une solution plausible au mystère de l'Île au Chêne, l'auteur s'est sentie obligée de fournir des schémas explicatifs et des raisonnements détaillés du fonctionnement des différents systèmes, ce qui a le don d'embrouiller le lecteur, d'interrompre momentanément le rêve et le plaisir trouvé dans l'attente de ce qui suit. De plus ces explications ne répondent pas, à notre avis, au besoin ludique de certains lecteurs à l'esprit axé sur la mécanique, ce qui aurait pu être réalisé en proposant un plan d'ensemble, mais en renonçant à expliquer le fonctionnement du système.

Finalement nous ressentons le besoin de faire un commentaire sur la traduction. Il nous semble difficile de mettre en question l'exactitude factuelle dans la traduction. Relater les faits de façon exacte n'était pas une tâche facile et elle a été menée à bon terme jusque dans les détails, du moins par ce que nous avons pu en juger d'après les passages comparés à la version originale.

Cet ouvrage est le récit d'une aventure qui se passait aux environs de 1703, est-ce pour cette raison que l'on trouve une telle abondance de verbes au passé simple? La lecture du livre en anglais nous paraît beaucoup plus fluide que la version française. Vu que le texte est destiné à des jeunes dans le monde moderne, le passé composé semblerait tout à fait acceptable. Il y a dans le texte des traductions souvent trop littérales et des expressions maladroitement (ex. p. 162, "traîneries" pour traînées?), mêlées d'anglicismes. Pour l'anglais *it* on trouve "ce" quand en fait *il* convient mieux, ex. p. 156: "C'était le temps de" au lieu de "Il était temps de....".

Quelquefois le traducteur ne respecte pas le niveau de langue, ce qui s'exprime par des phrases bancales. L'on trouve, par exemple, un style très élégant dans une partie de la phrase et une forme très familière dans l'autre partie, avec, à la limite, un style non-châtié.

Nous avons également des doutes, quant à l'équivalence des niveaux de langue de l'anglais au français dans les paroles des personnages. Pourquoi le capitaine vouvoierait-il Boles, un homme qui lui est sans aucun doute inférieur alors qu'il tutoie Powderless, le chirurgien du bateau?

Dans l'ensemble les personnages de la version française s'expriment à un niveau de langue plus élevé. Le langage peu éduqué et grossier de Boles apparaît la plupart du temps tout simplement sous la forme d'abréviations

en français et dans des structures grammaticales plus acceptables que ce n'est le cas en anglais et c'est à se demander si dans la traduction le personnage est bien campé. En posant le personnage d'Actaudin le traducteur n'a pas toujours rendu avec exactitude les structures langagières, qui dans la version anglaise apparaissent quelquefois en style télégraphique.

Nous avons aussi parfois des doutes quant à l'exactitude des termes employés; ceci peut être dû à des canadianismes ou alors à un manque de compréhension de l'anglais de la part du traducteur. Nous n'avons relevé que de rares erreurs de frappe, ex. p. 160 "porduites" p. 36, "un garniture dorée," p. 165, "le capitaine à dit"...

Tout bien considéré "La main de Robin Squires" est un livre qui obtiendra sans doute beaucoup de succès car il possède, dans l'ensemble, les ingrédients nécessaires à motiver la jeunesse, mais s'ils ont une connaissance suffisante de l'anglais, il faudrait peut-être leur recommander la version originale.

Marie J. Myers est professeure adjointe à l'Université Dalhousie à Halifax où elle enseigne le cours de méthodes d'enseignement du français. Elle a enseigné le français en France et au Canada aux niveaux secondaire et universitaire et elle a également enseigné en Allemagne.

A GOOD YARN FROM JAMES REANEY

Take the big picture, James Reaney. Illus. Barbara Di Lella. The Porcupine's Quill, 1986. 172 pp. \$8.95 paper. ISBN 0-88984-0873.

In an age of computer-composing, the conceit of writing only until the ink pot empties is ingenious: it is entirely in keeping with James Reaney's good old-fashioned narrative sense. A lively highway romp from British Columbia to Ontario as André Delahay, recently fired university professor, returns with six progeny from a domestic sabbatical is balanced by life on the home front played out by Granny, his mother, and Lucy, mother of his unwieldy menage. The two family strands connect and, after a brief struggle with the elements and a pair of folksy criminals, reunite. In a delightful bit of instruction we learn that it is possible for the family unit to survive the onslaught of triplets, job loss, emotional breakdown, and the three generation household. Equally remarkable is the wisdom of seventeen-year-old Colin who quite literally keeps the show on the road: he gently tames his three unruly five-year-old brothers with assists from the Sas-